Les
Amis garçons

Opéra En un acte

N° 161

LES MARIS GARÇONS,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

MÊLÉE D'ARIETTES.

Paroles de M. GAUGIRAN-NANTEUIL, musique de M. H. BERTON, Membre du Conservatoire de Musique.

Représentée pour la première fois sur le Théâtre de de l'Opéra-Comique, par les Comédiens ordinaires de l'Empereur, le 15 juillet, 1806; et à S. Cloud, devant leurs MM. II., le 24 du même mois.

Prix : 1 fr. 50 cent.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais du Tribunat, galerie derrière le Théâtre Français, n°. 51.

1806.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
ÉDMONT,	Capitaines de husards.	M. Martin.
FLORVILLE,		M. Elleviou.
ÉMILIE, femme de Florville. . . .		Mme Saint-Aubin.
ANGÉLIQUE, femme d'Édmont. . . .		Mme Gavaudan.
M. DUGRAND,	Maîtres d'hôtel garni. . . .	M. Chenard.
MAD. DUGRAND,		Mme Gonthier.
UN LAQUAIS.		

La scène est à Strasbourg, dans un hôtel garni.

LES MARIS GARÇONS,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente un salon auquel aboutissent de chaque côté deux chambres numérotées 17 *et* 18, *deux cabinets dans le fond.*

M. ET MAD. DUGRAND.

Mad. DUGRAND.

LA bonne saison pour les hôtels garnis, que le carnaval! les étrangers abondent, le luxe reprend, les voitures roulent et l'argent circule plus que jamais : qu'en dites-vous, M. Dugrand?

DUGRAND.

Sans doute, ma femme, sans doute; mais....

Mad. DUGRAND.

N'allez-vous pas me contrarier avec vos mais.... Voyez donc : excepté deux chambres, est-ce que tout notre hôtel n'est pas rempli?

DUGRAND.

Comme vous dites, mignone; mais la réputation y fait plus que le carnaval.

Mad. DUGRAND.

Eh! qui ne seroit jaloux de venir loger aux deux mages?

DUGRAND.

Oh! ça, c'est vrai; nous sommes connus dans toute l'Europe.

SCÈNE II.

Les Précédens, un DOMESTIQUE.

UN DOMESTIQUE.

MONSIEUR, voici une lettre à votre adresse.

Mad. DUGRAND, *la prenant.*

Une lettre pour mon mari ! Il faut que je voye ce que c'est.

DUGRAND.

Comment, Madame, vous violez le secret !

Mad. DUGRAND.

Un secret ! doit-il y en avoir entre deux époux ?

LE VALET.

Madame, celle-ci est pour vous. (*Il sort.*)

DUGRAND, *s'en emparant.*

Une lettre pour ma femme ! Voyons ce que c'est.

Mad. DUGRAND.

Qu'est-ce que vous faites-là, Monsieur? quelle horreur ! ce billet n'est pas à votre adresse.

DUGRAND.

Ne disiez-vous pas tout-à-l'heure que tout devoit être commun entre mari et femme?

Mad. DUGRAND.

Vous pouvez vous vanter d'être d'une jalousie....

DUGRAND.

Et vous d'une curiosité.....

Mad. DUGRAND.

Partant quitte ; mais ne nous fâchons pas, et voyons ce qu'on vous écrit.

DUGRAND.

Bien dit ; je vais en faire de même.

Mad. DUGRAND, *lisant.*

« Cher M. Dugrand !.... » Comme c'est tendre !

DUGRAND, *lisant.*

« Ma chère petite madame Dugrand » ! Oh ! oh ! comme c'est galant !

Mad. DUGRAND.

Poursuivons.... « Un voyage subit et imprévu que je » suis obligée de faire m'attire à Strasbourg.... » Ah ! ah ! c'est une femme.... « J'ai cru ne pouvoir choisir une de- » meure plus convenable que votre hôtel.

DUGRAND, *lisant.*

« J'arrive avec mon camarade... » Oh ! oh ! des militaires !... « Bon feu, bon vin, bonne chère ; gardez-nous les nos 17 et 18.

Mad. DUGRAND, *continuant.*

« Priez madame votre épouse de nous garder deux » chambres. Elle a fait mon éducation, jusqu'à quinze ans » elle fut ma bonne et mon amie ; je compte encore sur » son amitié.

» *Signé* ÉMILIE ».

P. « *S.* J'arrive avec une dame de ma connoissance ».

DUGRAND.

« Nous ne sommes pas en fonds, mais nous sommes très- » gais ; nous dépenserons beaucoup pendant notre séjour, » et nous vous embrasserons en partant.... FLORVILLE »..... Ah ! l'étourdi ! je m'en doutois.

Mad. DUGRAND.

Eh bien ! cela valoit-il la peine de faire le jaloux ? Vous voyez que ce sont ces deux officiers qui viennent passer tous les hivers à Strasbourg.

DUGRAND.

C'est ce que j'ai compris ; mais vous sentez que j'aime bien mieux loger chez moi des femmes que des officiers.

Mad. DUGRAND.

Je sais ce que je dois à la famille d'Émilie ; j'ai été femme-de-chambre de la mère pendant vingt ans, et dix ans bonne de la jeune demoiselle, sans cela.....

DUGRAND.

Mais rappelez-vous donc, le train affreux qu'ont fait ici l'an dernier ces Messieurs. L'un donne du cor, l'autre racle du violon ; quand celui-ci fait des armes, cet autre chante à gorge déployée. Aucun voisin n'y peut tenir.

Mad. DUGRAND.

Pourquoi n'aiment-ils pas la musique?

DUGRAND.

Enfin, c'est une affaire arrangée ; je veux loger des dames.

Mad. DUGRAND.

Non, Monsieur, puisque vous me forcez à parler ainsi.

DUGRAND.

Pardonnez-moi, Madame.

Mad. DUGRAND.

C'est ce que nous allons voir.

COUPLETS.

DUGRAND.

Quand un époux est au logis
Il a seul le pouvoir suprême ;

Il faut que tout lui soit soumis;
Tout, jusques à sa femme même.
A sa voix chacun obéit,
Tout se dispose, tout s'apprête.

Mad. DUGRAND.

Monsieur parle, ordonne, prescrit,
Et madame en fait à sa tête.

Oui, vous parlez et rien de plus;
Moi, je vais, je viens, je travaille;
Mais, malgré mes soins assidus,
Ici l'on ne fait rien qui vaille;
Nous sommes assez mal servis;
Jamais la besogne n'est prête.

DUGRAND.

C'est que tout va mal au logis
Quand la femme en fait à sête.

Tenez, *primo occupanti;* je ne vous dis que cela. Les premiers venus seront les premiers servis. Je sors pour donner des ordres.

Mad. DUGRAND.

C'est bon; mais n'allez pas, comme de coutume, perdre votre temps chez cette veuve ruinée que vous logez par humanité, qui va au spectacle, au concert, et que j'ai rencontrée un de ces matins revenant du bal masqué.

DUGRAND.

—Non, ma mignone, je n'irai pas, puisque cela te fait de la peine.

SCÈNE III.

Mad. DUGRAND, *seule.*

Ah! que je desirerois bien, ne fût-ce que pour contrarier mon mari, que nos militaires arrivassent les premiers! d'un autre côté, je serois curieuse d'apprendre quel accident amène à Strasbourg cette jeune personne de qui l'éducation me fut confiée, et dont je n'avois pas entendu parler depuis

cette époque. Mais n'est-ce pas le bruit d'une voiture que j'entends? (*Elle se met à la fenêtre.*) En effet, je ne me trompe pas, c'est Émilie; j'ai reconnu sa voix; elle recommande à sa femme-de-chambre et ses malles et sa harpe... La voici.

SCÈNE IV.

ÉMILIE, ANGÉLIQUE, MAD. DUGRAND.

ÉMILIE.

Te voilà, ma bonne Dugrand?

Mad. DUGRAND.

Quoi! c'est vous, Émilie? (*A Angélique.*) Madame, je vous salue.

ÉMILIE.

Viens, ma chère amie, que je t'embrasse.

Mad. DUGRAND.

Mais, je n'en reviens pas, comment, ici sans madame votre mère?

ÉMILIE.

Ah! je vois, tu ne sais pas mon bonheur; je suis mariée.

Mad. DUGRAND.

Mariée! vous appelez cela un bonheur, vous?

ÉMILIE.

Tiens, je te présente, ma nouvelle amie, habitante de Lisieux, et qui est venue me joindre à Nantes pour faire avec moi ce voyage.

ANGÉLIQUE.

Oui, Madame; ayant, comme mon amie, épousé un militaire, je viens aussi le voir, parce qu'il m'a fait dire qu'on ne vouloit pas lui permettre de quitter ses drapeaux.

Mad. DUGRAND.

On ne veut pas permettre à des officiers? ... C'est bien

extraordinaire ! Nous sommes assez près du camp, et loin d'avoir entendu parler de cette mesure, nous voyons passer tous les jours des officiers qui vont en sémestre. Aujourd'hui même, nous attendons des hussards.

ANGÉLIQUE.

Justement nos époux sont hussards.

ÉMILIE.

Ah! ma bonne, si tu voyois mon mari en costume, avec son plumet blanc, son dolman brodé en or, sa taille élancée et son grand sabre; on n'a pas, en vérité, une meilleure tournure que le capitaine Florville.

Mad. DUGRAND.

Le capitaine Florville, dites-vous?

ÉMILIE.

Oui, Florville.

ANGÉLIQUE.

Un jeune homme qui est toujours avec mon mari, le capitaine Edmont.

Mad. DUGRAND.

Je connois aussi le capitaine Edmont.

ANGÉLIQUE.

Eh bien! oui, faisant de la musique, aimant la peinture, passionné pour les beaux-arts, officier par devoir, mais artiste par goût; c'est un philosophe romain sous le costume d'un hussard français : n'est-ce pas là son portrait?

Mad. DUGRAND.

Ce sont mes deux officiers d'après nature; il y a une petite difficulté : voilà deux ans qu'ils logent chez nous une bonne partie de l'hiver; mais je vous proteste qu'ils se disent garçons.

ANGÉLIQUE.

Ah! celui-là est un peu fort. Ne vous trompez-vous pas?

Mad. DUGRAND.

D'après ce que vous venez de me dire, je n'en saurois douter, ce sont ces messieurs eux-mêmes.

ANGÉLIQUE.

Qu'entends-je, ma chère ! nous sommes trahies.

Mad. DUGRAND.

Mesdames, c'est à regret que je vous ai affligées.

ÉMILIE.

Quoi ! l'hiver dernier, quand ils nous écrivoient qu'ils passoient la nuit dans le camp ?

Mad. DUGRAND.

Puisqu'il faut parler franchement, ils couroient les aventures au bal masqué de Strasbourg.

ANGÉLIQUE.

Les perfides ! C'en est fait, je ne veux revoir mon mari de la vie.

ÉMILIE.

Ah! mon Dieu ! tu lui rendrois peut-être un grand service.

Mad. DUGRAND.

Les hommes, les hommes! Allez, allez; moi qui vous parle, si je vous racontois la conduite de Dugrand, de ce volage.

ANGÉLIQUE.

Hélas ! tous les maris se ressemblent donc?

ÉMILIE.

Oh ! mon Dieu oui, tous les ménages sont les mêmes, et l'on a bien raison de dire :

COUPLETS.

Ah ! qu'il est beau le mariage
Le premier jour !
Le ciel est pur et sans nuage
Le premier jour ;

Cette félicité parfaite
Dure un grand jour,
Et toute la vie on regrette
Le premier jour.

Le mari ne cherche qu'à plaire
Le premier jour;
Mais il change de caractère
Le second jour;
Il devient grondeur et volage
Le même jour;
Et tout compté, le mariage
N'a qu'un beau jour.

ANGÉLIQUE.

C'est une vérité bien triste, bien affreuse....

ÉMILIE.

Ah! ne perdons point notre temps en de vains regrets; quant à moi, je ne saurois assez m'en venger.

Mad. DUGRAND.

Prenez garde, mon enfant: la seule ressource des femmes, c'est la douceur, la bonté.

ÉMILIE.

Mais, puisqu'ils se divertissent loin de nous, ne pourrions-nous pas nous amuser à leurs dépens? penses-tu que s'il étoit possible de leur jouer un tour bien piquant....

ANGÉLIQUE.

A mon mari? je n'oserai jamais.

ÉMILIE.

M. Edmont, je ne le connois pas, mais si tu veux que je lui donne une bonne leçon..... Oui, oui, c'est cela; et si madame Dugrand consent à nous servir....

Mad. DUGRAND.

S'agit-il d'une plaisanterie? je suis toute à vous.

ÉMILIE.

Écoutez-moi, voici mon projet... Toi, Angélique....

SCÈNE V.

Les Précédens, DUGRAND.

DUGRAND.

MADAME Dugrand, je vous annonce vos officiers ; ils arrivent à l'instant.

ÉMILIE.

Ce sont eux.

Mad. DUGRAND.

C'est bon ; et nous, Mesdames, passons dans une de vos chambres pour y concerter notre complot. Ah ! ah ! messieurs les maris garçons, nous allons voir.

SCÈNE VI.

DUGRAND.

MA femme s'en va, tant mieux. Je vais congédier ses officiers de la belle manière.

SCÈNE VII.

DUGRAND, FLORVILLE, EDMONT.

FLORVILLE, *dans la coulisse.*

M. Dugrand, madame Dugrand, Fritz, Charles ! hola ! hé ! quelqu'un !

DUGRAND, *à part.*

C'est notre tapageur.

FLORVILLE, *en entrant.*

Me voilà, j'arrive : va-t-on souper?

DUGRAND, *à part.*

Oui, oui, souper, nous vous en donnerons.

FLORVILLE.

Ah ! c'est vous, papa Dugrand ? vous m'attendiez avec mpatience, n'est-ce pas ?

DUGRAND, *embarrassé.*

Mon capitaine.... Comment ! vous êtes seul ?

FLORVILLE.

Allons donc, plaisantez-vous? Florville sans Edmont ! ela s'est-il jamais vu ? est-ce que deux amis ne sont pas oujours ensemble ? Moi, abandonner ce cher camarade ! Elevés au même collége, capitaines au même régiment, ompagnons d'armes et de folies, nous vivons et nous nourrons ensemble ; il est triste, je l'égaye ; je n'ai pas e sou, il paie ma dépense ; vous voyez bien que je lui uis si nécessaire qu'il ne peut pas se séparer de moi. Que ous ai-je dit ? le voici.

EDMONT.

Eh bien ! te voilà étourdi ? comment donc ! pendant que e paye le cocher, tu quittes la voiture et tu laisses nos nalles à la merci de tout le monde !

FLORVILLE.

Ah ! nos malles ! tu es bien bon : parle de la tienne ; our moi, je n'ai qu'un léger porte-manteau, et que aut-il à un philosophe ?

EDMONT.

Dans le fait tu peux dire comme cet autre : je porte tout vec moi.

FLORVILLE.

Allons donc, insolent, et pourquoi comptes-tu mes fleu- ets, mes patins, mon cor-de-chasse et ma pipe ?

EDMONT.

Pardon, M. Dugrand, je ne vous voyois pas ; comment

va cette petite santé? Voulez-vous bien nous faire ouvrir nos chambres.

DUGRAND.

Mes officiers.... Ah! quel embarras! J'avois oublié de parler de votre lettre à mad. Dugrand, et pendant mon absence elle a cédé les appartemens que je vous gardois.

EDMONT.

Comment! il ne vous reste pas?

DUGRAND.

Le plus petit espace.

FLORVILLE.

Mais, c'est affreux cela, Monsieur! ... des habitués. C'est un tour abominable.

SCÈNE VIII.

Les précédens, MAD. DUGRAND.

Mad. DUGRAND.

QU'EST-CE que tout ceci, quel est ce tapage? Ah! c'est vous, Messieurs? mon mari veut vous congédier, n'est-pas? et moi je vous garde; je trouverai bien à vous loger quelque part.

DUGRAND, *à part.*

Elle n'en aura pas le démenti.

FLORVILLE.

Oui, casez-nous où vous voudrez.

Mad. DUGRAND.

Mais en effet, j'y songe. Dans ce cabinet un lit pour Monsieur, dans celui-ci le vôtre.

EDMONT.

C'est cela : des militaires savent camper.

Mad. DUGRAND, *à Edmont.*

Ici vos effets.

FLORVILLE.

Ne vous embarrassez pas des miens, ils ne tiendront pas grand'place. J'ai perdu mon bagage.

Mad. DUGRAND.

Pendant la nuit vous dormirez là ; le jour vous vous tiendrez ici.

M. DUGRAND.

Vous n'y songez pas, Madame ; c'est la salle commune qui appartient à tout le monde.

EDMONT.

Elle nous appartient donc ?

M. DUGRAND.

Où passent sans cesse des hommes.... des femmes !

FLORVILLE.

Des femmes ! raison de plus.... Des femmes ! nous ommes ici à merveilles.

EDMONT.

Dans le fait, pour des garçons.

FLORVILLE.

Oui, des garçons.

Mad. DUGRAND, *à part.*

Des garçons ! les entendez-vous ?

FLORVILLE.

Nous voilà très-bien, on ne peut mieux.... Non, vrai.... st que nous vous aimons, madame Dugrand.

Mad. DUGRAND.

Monsieur, vous êtes bien bon.

FLORVILLE.

Vous avez la meilleure cuisine et le vin le plus vieux de asbourg.... D'honneur, vous êtes charmante.

DUGRAND.

Songeons à l'essentiel. Il ne vous faudra rien, mes capitaines? Ne disiez-vous pas tout-à-l'heure.....

EDMONT.

Pardonnez-moi. En attendant le souper, si vous me donniez quelque chose. A propos, je dois chanter demain au concert. Une jatte de lait, je vous prie.

DUGRAND.

C'est bon, je vais vous faire servir deux jattes de lait.

FLORVILLE.

Ecoutez, écoutez, M. Dugrand, je réfléchis. Moi, qui fais des armes, j'aime mieux une tranche de jambon et une bouteille de Madère.

DUGRAND.

Mon capitaine, vous allez être servi.

Mad. DUGRAND, *à part.*

Et moi aussi, je ne vous oublierai pas. (*Haut.*) Sans adieu, Messieurs.

DUGRAND, *à sa femme.*

Allons, Madame, passez devant; ne demeurez pas seule dans la chambre de ces Messieurs.

Mad. DUGRAND.

Ah! le jaloux!

DUGRAND.

Ah! la coquette! (*Ils sortent.*)

SCÈNE IX.

EDMONT, FLORVILLE.

FLORVILLE.

Eh bien! monsieur l'amateur, vous entendez qu'il y a des femmes dans la maison, et vous ne dites rien?

EDMONT.

Je n'en pense pas moins; mais voilà ce que c'est que l'esprit de conduite.

FLORVILLE.

Dis donc l'hypocrisie : enfin, moi qui ne suis pas plus dérangé qu'un autre, je ne peux me présenter nulle part, je ne passe dans aucune rue, que je n'entende dire à demi-voix : Ah ! le mauvais sujet !

EDMONT.

Si tu portes cela sur ta figure, je n'en suis pas la cause.

FLORVILLE.

Tout le monde te prend pour un sage.

EDMONT.

Est-ce ma faute si j'inspire de la confiance? (*On apporte une table servie.*)

FLORVILLE.

Tais-toi, tais-toi; voici un à-compte sur le souper, cela vaut mieux. Tenez, monsieur l'artiste, voilà votre jatte de lait.

EDMONT.

Ma foi non, j'ai changé d'idée; j'aime mieux du jambon, c'est plus solide.

FLORVILLE.

Voyez-vous, il est capable de se griser, et de persuader à tout le monde qu'il n'a pris que du lait....! A ta santé.

EDMONT.

A propos, as-tu écrit à madame Florville?

FLORVILLE.

A ma pauvre petite femme, à ma charmante Emilie? Certainement, monsieur, certainement; je lui écrirai..... pas plus tard que demain. Et toi, as-tu écrit à ta femme?

EDMONT.

Oui. Tu sais bien, cette épître envers que j'ai commencée il y a long-temps, il me manque le dernier quatrain ; tu sens bien que je n'ai pas pu la lui envoyer encore.

FLORVILLE.

Buvons.... Et tu crois que ta femme t'adore, que son cœur....

EDMONT.

Doucement, tu cries de toutes tes forces en parlant de nos femmes, et tu as voulu absolument que nous nous fissions passer pour garçons.

FLORVILLE.

Sans doute, quand on est garçon on est reçu par-tout avec plaisir ; les mamans vous accueillent, les jeunes personnes vous font les yeux doux : au lieu que lorsqu'on est marié tout est fini, on vous regarde comme un papa. Au reste, c'est fort agréable d'être marié, sans en avoir l'air, mais ce n'est pas sans inconvénient. Par exemple, je ne connois pas ta femme....

EDMONT.

Ni moi la tienne.

FLORVILLE.

Je ne l'ai jamais vue ; mais d'après la manière dont tu la négliges, je serois inquiet à ta place.

EDMONT.

Mon Angélique? Modeste, timide, craintive, elle vit retirée dans sa province, ne s'occupant que de sa musique et de moi. Tiens, elle a si peu l'usage du monde qu'elle n'oseroit regarder un homme en face.

FLORVILLE.

Je ne me fie pas trop à ces airs-là, et je compte bien plus sur le cœur de ma femme qui, vive, folle, enjouée, ne fait attention à personne, regarde tout sans rien voir ; enfin,

te le dirai-je ; il a fallu qu'elle fît de grands efforts pour m'aimer, moi qui suis son mari.

EDMONT.

Modestie de ta part ; au reste, voilà qui est arrêté ; l'hiver prochain, sans faute, nous le passons avec nos moitiés.

FLORVILLE.

Ah ! je l'espère. Mais, pour celui-ci, il faut le passer gaîment à Strasbourg.

EDMONT.

Comme tu dis, c'est le dernier ; ainsi c'est à nous à savoir bien l'employer.

FLORVILLE.

Dis donc ? tu me présenteras par-tout où tu seras reçu, et moi je te conduirai dans toutes mes sociétés.

EDMONT.

Je le veux bien ; mais ne va pas comme à ton ordinaire te présenter en écervelé ; car, vois-tu bien, non-seulement tu n'inspires aucune confiance aux femmes à qui tu veux plaire, mais tu me fais du tort, à moi.

FLORVILLE.

Ah ! sans doute, avec ton air langoureux, tu apprendras aux belles à filer des romans dont elles ne verront jamais la fin.

EDMONT.

Laisse donc, j'en sais là-dessus plus que toi.

DUO.

Ensemble.

FLORVILLE.

Par-tout on vante, auprès des belles,
Et ton esprit et ta raison ;
Mais pour te faire adorer d'elles,
De moi, mon cher, tu dois prendre leçon.

EDMONT.

Par-tout on vante auprès des belles
Et ton esprit et ton bon ton ;
Mais pour te faire adorer d'elles,
De moi, mon cher, tu dois prendre leçon.

FLORVILLE.

Monsieur le favori des dames,
Connu par de nombreux succès,
Voyons, pour attendrir leurs ames;
Ce que tu dis, ce que tu fais.

EDMONT.

Oui, je vous aime, et pour la vie.
Ah! prononcez un serment aussi si doux,
Ou vous allez, cruelle amie,
Me voir languir, tomber, mourir à vos genoux.

FLORVILLE.

Non, non, ce n'est pas cela;
Cette manière
Pour leur plaire,
Non, jamais ne réussira;
C'est par trop pathétique,
Par trop mélancolique:
On diroit du grand opéra.

EDMONT.

Monsieur le favori des dames,
Connu par de nombreux succès,
Voyons, pour attendrir leurs ames,
Ce que tu dis, ce que tu fais.

FLORVILLE.

Douce gaîté, vive folie,
Je vous invoque tour-à-tour;
Et vous, sur-tout, aimable amie,
Daignez répondre à mon amour.
Voulez-vous m'aimer, je vous aime,
Allons, profitez des instans;
Décidez-vous aujourd'hui même:
Demain il ne sera plus temps.

EDMONT.

Non, non, ce n'est pas cela;
Jamais pour plaire
Cette manière,
Sois en sûr, ne réussira.

FLORVILLE.

C'est toi, c'est toi, par tes sons pathétiques.

EDMONT.

C'est toi, c'est toi, par tes accens comiques.

FLORVILLE.

Vraiment c'est fort touchant.

EDMONT.

C'est fort intéressant.

Ensemble.

FLORVILLE, *d'un air ironique.*

Oui, je vous aime, et pour la vie. Ah! répondez, etc.

EDMONT, *d'un air goguenard.*

Douce gaîté, vive folie, je vous invoque, etc.

FLORVILLE.

C'est ce que nous verrons; mais, attends-moi, je vais faire une tournée dans la maison, examiner s'il n'y a pas quelques jolies femmes, et je reviens de suite te faire part de ma découverte. (*Il sort.*)

SCÈNE X.

EDMONT, MAD. DUGRAND.

Mad. DUGRAND.

Vous êtes là, M. Edmont, seul?

EDMONT.

Oui, seul; et pourquoi?

Mad. DUGRAND.

Je suis enchantée que M. Florville soit sorti, j'ai à vous parler d'une affaire très-intéressante.

EDMONT.

Voyons, qu'est-ce?

Mad. DUGRAND.

Figurez-vous qu'il m'est arrivé depuis quelques jours une étrangère qui veut faire faire un portrait; cela m'a

donné l'idée de lui parler de vous, et vous sentez que je lui en ai parlé avec la plus grande estime. Je lui ai dit que vous étiez de la force d'un amateur....

EDMONT.

Comment, d'un amateur!....

Mad. DUGRAND.

D'un amateur distingué, d'un artiste, en un mot; je l'ai décidée à attendre que vous fussiez arrivé, et à vous choisir pour faire le portrait en question qu'elle veut envoyer à sa famille. Elle a éprouvé des malheurs; c'est un roman, elle vous racontera son aventure.

EDMONT.

Je l'entendrai avec bien du plaisir.

Mad. DUGRAND.

Elle voyage pour voir les monumens; elle aime les beaux-arts, et la peinture par-dessus tout. Cinquante mille écus de rente, veuve, et d'une gaîté, d'un caractère charmant.

EDMONT.

Mais où est donc cette dame? Faut-il que je me présente chez elle?

Mad. DUGRAND.

Non, non. Elle a un logement très-modeste; elle n'est ici qu'en passant. Il s'agit d'ailleurs d'un portrait; il vaut mieux que j'amène la dame chez le peintre, c'est plus convenable.

EDMONT.

Comme vous voudrez.

Mad. DUGRAND.

Et puis le jour est ici plus beau, plus favorable.

EDMONT.

Oui, plus favorable. Mais, allez donc.

Mad. DUGRAND.

Je vais la chercher, elle demeure à cette chambre voisine, n° 18, et je vous l'amène de suite.

EDMONT.

Hâtez-vous, je vous attends.

SCÈNE XI.

EDMONT, *seul.*

RENDONS grace au hasard qui me favorise ! A peine arrivé, je trouve une femme charmante qui veut que je fasse son portrait : allons, profitons de l'occasion, tâchons de prolonger les séances et de faire connoissance avec la belle.... Mais je l'entends, je crois.

SCÈNE XII.

MAD. DUGRAND, ÉMILIE, EDMONT.

ÉMILIE, *à part.*

COURAGE, puisqu'il le faut, sachons mentir.

Mad. DUGRAND.

Madame, voilà l'artiste fameux dont j'ai eu l'honneur de vous parler ce matin.

EDMONT.

Enchanté, Madame, de pouvoir vous être bon à quelque chose. (*A part.*) Comme elle est jolie !

ÉMILIE.

Vous êtes bien honnête, Monsieur....

Mad. DUGRAND.

Pendant votre séance, je vais faire préparer votre voiture, et je reviens vous avertir.

SCÈNE XIII.

EDMONT, ÉMILIE.

ÉMILIE.

Monsieur, les témoignages que notre hôtesse m'a donnés sur votre compte étoient si flatteurs, qu'ils m'ont inspiré le desir de vous voir, et m'ont enhardie, sans vous connoître, à venir vous demander un service.

EDMONT.

Parlez, madame; de quoi s'agit-il? je tâcherai de répondre à la bonne opinion qu'on a bien voulu vous donner de moi.

ÉMILIE.

Quoique militaire, il paroît, Monsieur, que vous cultivez la peinture.

EDMONT.

Quand on est garçon....

ÉMILIE.

Ah! vous êtes garçon?

EDMONT.

Oui, Madame: il faut bien chercher à s'occuper, à se distraire, et les beaux-arts....

ÉMILIE.

Je les aime avec passion. La Pologne est mon séjour ordinaire, je viens de parcourir l'Italie, et....

EDMONT.

Ah! que je voudrois faire un voyage pareil.

ÉMILIE.

Je suis veuve, mes parens desireroient beaucoup me remarier.

EDMONT.

J'entends; vous voudriez que je fisse votre portrait. Mes pinceaux sont tout prêts; parlez, Madame, et quelque re-

gret que puisse causer l'idée d'envoyer ce portrait à un autre, le peintre aura toujours eu l'avantage de copier vos traits, et de goûter un moment votre conversation.

EMILIE.

Vous êtes galant, Monsieur; mais vous allez un peu trop vîte : d'abord il ne s'agit point en ce moment de faire mon portrait.

EDMONT.

Ah! tant pis.

EMILIE.

Une chose qui vous surprendra peut-être, c'est celui de ma rivale.

EDMONT.

Vous.... une rivale! permettez-moi de croire que c'est impossible.

EMILIE.

Oui, Monsieur, une petite Française m'a joué le tour de m'enlever le cœur de mon prétendu.

EDMONT.

C'est sans doute à Paris que ce malheur vous est arrivé.

EMILIE.

Non, c'est à Lisieux.....

EDMONT.

A Lisieux! Madame, mais je suis de ce pays-là, et votre aventure aura un double intérêt pour moi.

EMILIE.

Monsieur, dois-je vous raconter? ...

EDMONT.

Je vous en prie, Madame.

EMILIE.

Un accident m'arrêta quelque temps dans cette petite ville; le jeune homme que mes parens me destinoient vint

m'y joindre, et dans le peu de séjour que nous y fîmes, une des dames de l'endroit eut l'adresse de faire la conquête de celui qui m'étoit destiné pour époux.

EDMONT, *à part.*

Plus je réfléchis, et moins je devine qui ce peut être.

EMILIE.

Par un hasard bien singulier, j'ai surpris le portrait de ma rivale dans un porte-feuille appartenant à mon prétendu : j'ai de suite rompu avec lui.

EDMONT.

Ah! c'est bien fait.

EMILIE.

Je veux envoyer à ma famille une copie de ce portrait comme preuve de l'infidélité de mon amant, et à la belle de Lisieux, l'original, pour lui prouver au moins que je ne suis pas sa dupe.

EDMONT.

A merveilles.

EMILIE.

Voilà pourquoi, Monsieur, je venois réclamer vos bontés.

EDMONT.

Madame, je suis à vos ordres.... Seroit-ce la femme du président de l'Athénée, ou plutôt celle de mon oncle le colonel? ....

EMILIE.

Monsieur, vous me promettez au moins le secret.

EDMONT.

Soyez tranquille; mais voulez-vous me confier le portrait de la belle de Lisieux? (*A part.*) Oh! comme je vais en rire, comme je vais vîte écrire cette aventure à ma femme!

EMILIE.

Monsieur, tenez, le voilà.

EDMONT.

Voyons, examinons un peu.... O ciel!... qu'aperçois-je!

EMILIE, *à part.*

Il est pris.

EDMONT, *à part.*

Ma femme! seroit-il vrai?

EMILIE.

Qu'avez-vous donc, Monsieur?

EDMONT.

Moi, Madame, rien du tout.

EMILIE.

Vous paroissez ému.

EDMONT.

C'est que le portrait est joli; mais êtes-vous bien sûre qu'il soit ressemblant?

EMILIE.

Comment donc, frappant, Monsieur.

EDMONT.

Et la personne habite? ....

EMILIE.

Lisieux. Mais aurois-je commis une indiscrétion? auriez-vous par hasard reconnu? ...

EDMONT.

En effet, il m'a semblé....

EMILIE.

Ce n'est pas une de vos parentes?

EDMONT.

Non, Madame.

EMILIE.

Ce ne peut être votre femme; vous m'avez dit tout-à-l'heure que vous étiez garçon.

EDMONT.

En effet, garçon. (*A part.*) Je suis au désespoir.

SCÈNE XIV.

Les précédens, MAD. DUGRAND.

Mad. DUGRAND.

MADAME, votre équipage est prêt; hâtez-vous, nuit s'approche, et si vous voulez voir les curiosités de ville....

EDMONT.

Des curiosités à Strasbourg?

Mad. DUGRAND.

Sans doute, Monsieur; eh pourquoi comptez-vo l'hôtel-de-ville, les remparts, le clocher de la cathédrale et le tombeau du maréchal de Saxe?

EMILIE.

C'est bon. Et mes préparatifs pour le bal de ce soir.

Mad. DUGRAND.

Tout est disposé.

EMILIE.

Sans adieu, Monsieur; j'espère que vous n'oublierez p le portrait en question.

EDMONT.

Soyez tranquille, il ne sortira pas de ma mémoire.

EMILIE, *à part.*

Le voilà bien tourmenté..... Sortons.

SCÈNE XV.

EDMONT.

Qui l'auroit dit ? Le portrait de ma femme : je ne pourrai jamais supporter ce coup affreux.

De mon malheur, hélas ! faut-il être certain;
Sans pitié, sans égard, ma femme me délaisse;
Moi, qui devois aller lui prouver ma tendresse
Pas plus tard que l'hiver prochain.

AIR:

Se peut-il, Angélique infidelle ?
Oh ! tourment qui déchire mon cœur !
Je le sens, cette affreuse nouvelle
Va me faire expirer de douleur.

Son devoir, son amour et ma flamme,
Elle a tout oublié, tout trahi.
Ah ! bien fou, selon moi, le mari
Qui se fie aux sermens de sa femme.

Se peut-il, etc.

SCÈNE XVI.

FLORVILLE, EDMONT.

FLORVILLE.

Ah ! te voilà, toi ? Que vois-je ! rêveur taciturne..... Ah ! j'entends, tu finis l'épître à ta femme.

EDMONT.

A l'autre. Il est bien question d'épître.... Mais laisse-moi; tu es sans cesse d'un gaîté.

FLORVILLE.

Que tu me connois mal ! Fais-moi part de tes chagrins, et je verserai sur les blessures de ton cœur le baume consolateur de l'amitié.

EDMONT.

Cesse donc tes plaisanteries. Si tu savois.... ma femme....

FLORVILLE.

Ta femme ! eh bien !

EDMONT.

Elle m'oublie.

FLORVILLE.

Tu as donc reçu de ses nouvelles ? t'auroit-elle écrit ?

EDMONT.

Je l'ai appris indirectement.

FLORVILLE.

Au reste ce sont de ces accidens qui arrivent à tout le monde.

EDMONT.

Oui, mais tout le monde a-t-il un cœur comme le mien ?

FLORVILLE.

Tiens, avant de se désespérer, une bonne précaution à prendre, c'est de s'assurer du fait.

EDMONT.

Ah ! pour mon malheur ce ne sera que trop vrai. (*A part.*) Mais il a raison ; allons rejoindre cette étrangère, et tâchons de nous faire donner tous les détails possibles sur cette fâcheuse aventure.

FLORVILLE.

Sans adieu. De la philosophie, mon cher, de la philosophie : dans ta position c'est nécessaire.

EDMONT, *à part.*

Sortons. On n'est pas plus malheureux que moi.

SCÈNE XVII.

FLORVILLE, *seul.*

Que lui avois-je dit?... Il ne faut pas se fier à ces airs de modestie : l'aventure est cependant piquante, un mari qui se propose de s'amuser et qui apprend que sa femme... Quand il m'a fait part de la nouvelle, j'avois une envie de rire.... Je ne sais comment j'ai pu me contenir. Au reste je suis charmé qu'il sorte. Je viens de voir à l'une des croisées de cette maison une jeune femme charmante, et j'ai bien envie de faire connoissance avec elle ; mais il faudroit inventer une façon originale, un de ces coups préparés, mais imprévus, et qu'on attribue au hasard, à la sympathie.... C'est cela. Frappons à sa porte. (*Il frappe.*) On ne répond pas.... on se barricade peut-être. Ah! l'on veut me forcer à faire le siége de la place.

RÉCITATIF.

O vous! qui m'opposez et rigueurs et verroux,
D'amour ici je suis parlementaire ;
Par ma voix il vous dit à l'instant rendez-vous,
Ou craignez les loix de la guerre.

RONDEAU.

Pour triompher de la beauté,
Faisons la guerre avec franchise ;
Délicatesse, amour, gaîté,
De mes drapeaux c'est la devise.

Dans une heure, je le prédis,
La belle, au plus tard, doit se rendre ;
Mais lorsque je compte la prendre,
Craignons moi-même d'être pris.

Pour triompher, etc.

Puisque j'ai tant fait, on répondra ou l'on dira pourquoi. (*Il frappe encore.*)

SCÈNE XVIII.

ANGÉLIQUE, FLORVILLE.

ANGÉLIQUE, *entr'ouvrant la porte du fond.*

Justement, le voilà qui frappe à ma porte. (*A part.*) Approchons. (*S'avançant de lui sans être aperçue.*) Pardon, Monsieur.

FLORVILLE.

Madame.....

ANGÉLIQUE.

Ne m'a-t-il pas semblé que vous frappiez à cette porte?

FLORVILLE.

Moi, Madame..... En effet, je.....

ANGÉLIQUE.

Aurois-je l'honneur d'être connue de vous.

FLORVILLE.

Je vous prie de m'excuser.... mais l'intérêt, le voisinage.... (*A part.*) Par ma foi, je ne sais ce que je dis.

ANGÉLIQUE.

Je vous crois incapable d'indiscrétion.

FLORVILLE.

Tenez, Madame, je vous l'avouerai franchement, quand je suis seul dans ma chambre, il m'échappe mille et mille extravagances, et je suis bien aise de connoître les personnes qui peuvent m'entendre.

ANGÉLIQUE.

Cette explication me suffit.

FLORVILLE.

Croyez, Madame, qu'à présent que je sais avoir pour voisine une femme charmante, en officier français, j'aurai pour elle les égards.....

ANGÉLIQUE.

Voulez-vous bien permettre que je rentre chez moi?

FLORVILLE.

Madame, si j'étois assez heureux pour vous être utile.... agréable.

ANGÉLIQUE, *revenant sur ses pas.*

Mais en effet, j'y réfléchis. Vous êtes officier?

FLORVILLE.

Dans le dixième de hussards, pour vous servir.

ANGÉLIQUE.

Colonel?

FLORVILLE.

Monsieur de Merval.

ANGÉLIQUE.

Et cantonné?

FLORVILLE.

Sur la rive gauche du Rhin.

ANGÉLIQUE.

C'est précisément d'un officier de votre régiment que je voudrois savoir des nouvelles.

FLORVILLE.

Rien de plus aisé; je les connois tous.

ANGÉLIQUE.

Mais, Monsieur, comment oserai-je vous le nommer après le trait affreux dont il s'est rendu coupable.

FLORVILLE, *à part.*

Quelqu'amourette, je vois cela! (*Haut.*) Quoi! Madame, un de nos camarades auroit des torts à votre égard?

ANGÉLIQUE.

Cela ne me regarde pas, Monsieur, mais une de mes amies les plus chères. Voici le fait; après lui avoir juré un amour pour la vie, après l'avoir trompée par les protesta-

tions les plus tendres et les sermens les plus solemnels, cet officier s'est séparé d'elle sans jamais lui avoir donné la moindre marque de souvenir.

FLORVILLE, *à part.*

C'est elle, c'est elle, il faut la consoler. (*Haut.*) Eh bien, Madame! je gage que votre amie a pris le plus mauvais parti : elle se désole, se désespère; pas du tout.

ANGÉLIQUE.

Qu'auriez-vous fait à sa place?

FLORVILLE.

A sa place..... C'est tout simple; je ne connois pas la femme, je ne sais pas lequel de mes camarades est le coupable; moi, je ne prends le parti ni de l'un ni de l'autre; mais daignez m'écouter: voici mon système en amour.

DUO.

FLORVILLE.

Quand une belle

ANGÉLIQUE.

Quand une belle

FLORVILLE.

Est infidelle

ANGÉLIQUE.

Est infidelle

FLORVILLE.

A son exemple, il faut changer.

ANGÉLIQUE.

Eh quoi! changer?

FLORVILLE.

Mais oui, changer.

ANGÉLIQUE.

Se dégager?

FLORVILLE.

Se dégager :
Et d'un volage.

ANGÉLIQUE.

Et d'un volage.

FLORVILLE.

Femme bien sage.

ANGÉLIQUE.

Femme bien sage.

FLORVILLE.

En l'imitant doit se venger.

ANGÉLIQUE.

Quoi ! se venger ?

FLORVILLE.

Oui, se venger.

ANGÉLIQUE.

Se dégager ?

FLORVILLE.

Se dégager.

ANGÉLIQUE.

Ensemble.

Oui, la leçon vraiment est très-nouvelle :
De l'infidelle
Dans un instant nous allons nous venger.
Il faut, il faut le corriger.

FLORVILLE.

A ma leçon, elle sourit, la belle :
D'un infidelle,
Le souvenir viendroit-il la troubler ?
Il faut, il faut la consoler.

ANGÉLIQUE.

Vous pensez que par l'inconstance ?

FLORVILLE.

L'inconstance doit se payer.

ANGÉLIQUE.

Vous le pensez ?

FLORVILLE.

Oui, je le pense.

ANGÉLIQUE.

L'infidelle !

FLORVILLE.

Il faut l'oublier.

ANGÉLIQUE.

Quoi ! tout de bon ?

FLORVILLE.

Oui, tout de bon.

ANGÉLIQUE.

Point de pardon ?

FLORVILLE.

Point de pardon.

Ensemble.

ANGÉLIQUE.

Oui, la leçon vraiment est très-nouvelle, etc.

FLORVILLE.

A ma leçon, elle sourit, la belle, etc.

ANGÉLIQUE.

Je suis charmée que vous pensiez comme cela ; je n'osois pas trop vous le dire, mais mon amie a pris le parti que vous lui auriez conseillé de prendre.

FLORVILLE.

Vraiment?

ANGÉLIQUE.

Sachant que je venois à Strasbourg, elle m'a chargée d'une lettre pour son mari; je n'ai pu la refuser. Mais, pour rien au monde, je ne voudrois remettre une lettre pareille.

FLORVILLE.

N'est-ce que cela? rien de plus facile. Voici du papier, de l'encre; je vais faire une enveloppe, et l'adresser à notre colonel.

ANGÉLIQUE.

J'y consens; l'expédient n'est pas mauvais.

FLORVILLE.

Donnez, donnez. « A monsieur le colonel du dixième régiment de hussards, pour faire tenir au capitaine....»

ANGÉLIQUE.

Pour faire tenir au capitaine Florville.

FLORVILLE.

Florville, dites-vous?

ANGÉLIQUE.

Ah! vous le connoissez?

FLORVILLE.

Assurément, assurément. (*Il décachette la lettre.*)

ANGÉLIQUE.

Que faites-vous, Monsieur? Comment! au lieu d'envoyer la lettre.....

FLORVILLE.

Soyez sûre qu'il n'y a point d'indiscrétion, elle est à son adresse.

ANGÉLIQUE.

Ah! Monsieur, excusez, soyez bien persuadé....

FLORVILLE.

Ce n'est rien. Permettez, Madame. Hum! hum! (*Il lit.*) « On dit que vous ne vous refusez aucun plaisir, spectacles, » concerts ou bals; tant mieux, mon cher ami, tant mieux; » les jeunes gens de Rennes sont charmans (*c'est heureux*); » notre ville est on ne peut pas plus gaie (*il y paroît*), et » l'on y danse presqu'aussi bien qu'à Paris. (*Belle nouvelle!*) » Chaque soir c'est une fête, et je vous proteste que je ne » me suis jamais tant amusée. Adieu. ÉMILIE. »

Concevez-vous, Madame, qu'on puisse écrire une lettre pareille! c'est abominable! Voyons le *Post Scriptum*.

« Ma lettre te sera remise, mon bon ami (*son bon ami!*),

» par une personne remplie de talens : elle joue de la harpe
» comme un ange ; rends-lui le séjour de Strasbourg agréa-
» ble, en lui procurant toutes les distractions qui seront en
» ton pouvoir ; cependant ne va pas lui faire la cour !... »

(*A part.*) Pardonnez-moi, ma femme, je la lui ferai. Ah ! vous dansez, vous vous amusez ; eh bien ! nous verrons. (*A Angélique.*) Madame, comptez sur moi ; vous êtes musicienne ? je suis abonné au concert, au bal, je vous conduirai par-tout où vous voudrez. Je vous offre ma main, mes services, mon cœur, tout ce qui est en mon pouvoir. (*A part.*) Ah ! madame Florville, vous dansez....

ANGÉLIQUE.

Monsieur, j'accepte votre bras avec plaisir ; mais songez que je suis l'amie d'Émilie.

FLORVILLE, *à part.*

Comme je souffre ! Mais dissimulons. (*Haut.*) Précisément il y a bal masqué ce soir ; voulez-vous que je vous y accompagne ?

ANGÉLIQUE.

Madame Dugrand veut bien avoir cette bonté.

FLORVILLE.

Songez que ma femme m'ordonne de ne pas vous quitter.

ANGÉLIQUE.

A cette considération, je ne puis vous refuser.

FLORVILLE.

A l'heure du bal avertissez-moi.... Vous jouez de la harpe ?

ANGÉLIQUE.

Oui, Monsieur.

FLORVILLE.

A merveilles ; ce sera le signal : moi, je vous répondrai, soyez tranquille. (*A part.*) Je me moquois d'Edmont tout-à-l'heure, mais je vois bien que, quelque force qu'on ait

dans le caractère, il est de certaines choses qu'on ne prend jamais gaîment.

SCÈNE XIX.

Les Précédens, MAD. DUGRAND.

MAD. DUGRAND.

MADAME, madame.... Ah! ah! vous connoissez M. Florville à ce qu'il paroît.

ANGÉLIQUE.

Oui, j'étois chargée de remettre à monsieur une lettre de la part....

FLORVILLE.

Sans doute, j'ai l'honneur de connoître Madame.

MAD. DUGRAND.

C'est que je venois vous prévenir que notre partie ne peut avoir lieu.

FLORVILLE.

Votre partie de bal....

MAD. DUGRAND.

Vous avez donc dit....

FLORVILLE.

Oui, je sais tout.

MAD. DUGRAND.

Eh bien! figurez-vous que je ne peux pas me défaire de M. Dugrand; il ne veut pas absolument aller se coucher.... Peut-être que le beau monsieur a projeté de son côté....

FLORVILLE.

Monsieur Dugrand, je m'en charge. Je vais lui parler guerre, chasse, revenans; je vais enfin lui faire quelques contes à dormir debout, et je vous réponds qu'avant peu il sera dans son lit.

Mad. DUGRAND.

Vous nous rendrez un grand service.

FLORVILLE, *à Angélique.*

Dans la minute, je reviens; je suis à vous. (*Il sort.*)

SCÈNE XX.

ÉMILIE, ANGÉLIQUE, MAD. DUGRAND.

Mad. DUGRAND, *à mad. de Florville.*

MADAME de Florville, vous pouvez paroître, nous sommes seules.

ÉMILIE.

Ah! ma chère, comme je me suis moquée de M. Edmont..... et mon mari? Ma lettre, quel effet a-t-elle produit?

ANGÉLIQUE.

Ah! il a voulu prendre la chose en riant, mais je crois qu'au fond il est très-intrigué. Et mon portrait?

ÉMILIE.

Ton portrait a fait merveilles; ton mari ne doute pas de son malheur.

ANGÉLIQUE.

Grands Dieux! que me dis-tu? je vais tout lui avouer.

ÉMILIE.

C'est bien, va tout gâter. Je te conseille de le plaindre, il vient de me faire donner rendez-vous pour aller au bal.

Mad. DUGRAND.

Émilie a raison; sans doute ils sont tous deux à-peu-près punis, mais l'essentiel est de les convaincre. Ils vous ont donné rendez-vous pour aller au bal. Pendant qu'ils se croiront avec une autre.... Je les entends, votre

harpe est ici, votre piano est là. Changez d'appartement ; du courage, et je vous réponds de tout.

SCÈNE XXI.

EDMONT, FLORVILLE, MAD. DUGRAND.

EDMONT.

Oui, oui, j'ai affaire, et je serois bien aise d'être seul un moment.

FLORVILLE.

Cela te plaît à dire ; mais moi qui n'ai pas d'affaires je reste chez moi.

EDMONT, *à part, à mad. Dugrand.*

Eh bien ! cette aimable Polonaise, je l'adore ! Vient-elle au bal ?

Mad. DUGRAND.

Dans une minute elle va partir, et vous en avertira par un signal quelconque.

EDMONT.

L'embarras est de se défaire maintenant de cet importun.

FLORVILLE, *à part, à mad. Dugrand.*

St, st, st, madame Dugrand, eh bien ! la partie de bal tient-elle toujours ?

Mad. DUGRAND.

Oui, oui, c'est arrangé.

FLORVILLE, *à part.*

Vous ne pourriez pas me débarrasser d'Edmont pour une minute.

Mad. DUGRAND.

Ecoutez donc, il est ici chez lui comme vous. Adieu, je vous quitte, à l'heure convenue je serai toute prête.

FLORVILLE.

C'est bon ! Au plaisir, madame Dugrand.

EDMONT.

Au revoir, madame Dugrand.

Mad. DUGRAND, *en sortant*

Bon soir, Messieurs, bon soir.

SCÈNE XXII.

EDMONT, FLORVILLE.

EDMONT.

AH! ça, j'espère que tu vas me laisser un peu tranquille.

FLORVILLE.

Je ne te parle seulement pas.

EDMONT.

C'est que je vais étudier.

FLORVILLE.

Fais ce que tu voudras et laisse-moi le maître de mes actions.... C'est donc à cette porte que dans une minute. (*Regardant le* n°. 17.)

EDMONT.

C'est donc ici que dans un instant. (*Regardant le* n°. 18.)

FLORVILLE.

Qu'est-ce qu'il a donc.

EDMONT.

Ah! si je pouvois le chasser! il n'aime pas trop la musique, corrigeons les accompagnemens de ma sonate.

FLORVILLE.

Attends, attends je vais te faire composer. (*Il prend ses fleurets.*).

EDMONT.

Cherchons nos accords.

FLORVILLE, *tirant au mur.*

Dégagez, tierce

EDMONT.

Allons avec sa tierce. Oh! l'insupportable personnage! Dis donc, tu ne vas pas au bal masqué.

FLORVILLE.

Et ta répétition de concert, tu la manques?

EDMONT.

Non, mon cher, plus de plaisir, plus de société.

FLORVILLE.

C'est comme moi, plus de jeu, plus de femmes.

EDMONT.

Plus de femmes. (*On entend un prélude de harpe.*) Mon cher, qu'est-ce que j'entends-là?

FLORVILLE.

Allons, il faudra tout lui dire. Silence, mon ami, silence, e t'en prie; je vais te conter ce qui en est. (*Il donne du cor.*) C'est une femme charmante avec qui je vais au bal. (*Il donne du cor.*) Si tu pouvois sortir un moment, u me ferois le plus grand plaisir

EDMONT.

Voilà une jolie conduite, Monsieur, pour un homme marié. Fi donc l'horreur. (*On entend un prélude de piano de l'autre.*)

FLORVILLE.

Que veut dire? que signifie....

EDMONT.

Chut, chut, pas de bruit, mon ami, je t'en conjure. (*Il joue du violon.*) C'est une Polonaise, une aimable étrangère pour qui je fais un portrait, et qui m'a prié de la conduire au bal.

FLORVILLE.

C'est beau, monsieur le moraliste.

EDMONT.

Je te jure que c'est en tout bien, tout honneur. (*On entend la harpe et le piano ensemble.*)

FLORVILLE.

Allons, les voilà qui recommencent. (*Ils jouent tous les quatre.*) Comment faire? Si tu veux m'en croire, nous allons les recevoir toutes deux.

EDMONT.

Mais oui, chacun de notre côté.

SCÈNE XXIV.

ÉMILIE, ANGÉLIQUE, *masquées.*

SEXTUOR.

ÊTES-VOUS là?

EDMONT, FLORVILLLE.

Oui, me voilà.

ÉMILIE, ANGÉLIQUE.

Etes-vous seul?

EDMONT, FLORVILLE.

Mais oui, sans doute.

ÉMILIE, ANGÉLIQUE.

Grand dieux! comme ce pas me coûte.

EDMONT, FLORVILLE.

Grand Dieu! comme ce pas vous coûte.

Avancez-donc.

EMILIE, ANGÉLIQUE.

C'est que je tremble.

EDMONT, FLORVILLE.

Ne craignez rien, moment bien doux.

ÉMILIE, ANGÉLIQUE.

Ah! si l'on nous voyoit ensemble.

EDMOND, FLORVILLE.

Aimable objet, rassurez-vous.

ÉMILIE, ANGÉLIQUE.

(*A part.*)
Nous vous tenons, cruels époux.
(*Haut.*)
J'entends du bruit, quelqu'un s'avance.

EDMONT, FLORVILLE.

Cachez-vous bien, qu'on ne puisse vous voir.

SCÈNE XXV.

Les Précédens, DUGRAND.

DUGRAND.

Vous n'avez plus besoin de rien, je pense,
Messieurs; je vous souhaite en ce cas le bon soir.

EDMOND.

Ah! l'importun! Bon soir, bon soir.

SCÈNE XXVI et dernière.

Les précédens, MAD. DUGRAND.

Mad. DUGRAND, *masquée.*

Je vous cherche depuis une heure,
Beaux masques, êtes-vous ici?

DUGRAND, *en blanc.*

Quoi! des masques dans ma demeure!
Voyons, que veut dire ceci.

EDMONT, FLORVILLE.

Papa Dugrand, point de colère;
Nous allons tout vous raconter.

DUGRAND.

Elles sont trois; j'entrevois le mystère.
Chacun la sienne : il faut les imiter.
En ce moment ma femme dort, j'espère;
A ce beau masque essayons d'en conter.

LES HOMMES.

Je vous aime, belle inconnue;
C'est trop retarder d'un moment;
Offrez, offrez à notre vue
Vos traits, ce visage charmant.

LES FEMMES.

Je lui parois une inconnue :
Nous allons voir dans un moment
En me présentant à sa vue,
Quel sera son étonnement.

LES MARIS.

Vos traits, vos traits, je les reclame.

LES FEMMES.

Vous le voulez absolument ?

(*Elles se démasquent.*)

LES MARIS.

Ciel! qu'aperçois-je en ce moment.

FLORVILLE.

Ma femme!

EDMONT.

Ma femme!

DUGRAND.

Ma femme!

angelique.

Ah! mon cher Edmond!

Edmond.

Est-ce bien vous, Madame? qui vous a permis.

Emilie.

Doucement Monsieur l'artiste, point de colère.

Florville.

Ma femme à raison mon ami, nous avons des to
de la générosité.

Edmond.

ah! c'est donc la Madame Florville... je compre

Emilie.

Cependant Messieurs, vous mériteriez bien q
nous vous fissions une p bonne morale

Florville.

de la morale en Domino... cela ne vaudrait
D'ailleurs vous nous avez donné une leçon assez

Dugrand.

Sans doute.

Mde Dugrand

Taisez-vous petit infidèle.

Florville.

Tenez, je veux vous épargner la peine de n
faire des reproches: que pourriez-vous nous dir
que nous avons été légers, volages, parju
Il y a bien une apparence de vérité dan
tout cela, mais au fond le coeur n'y
pour rien.

Edmond.

h ! pour ma part, j'en réponds.

Angélique.

ier ce qui c'est passé dois-je croire a ta parole

Edmond.

blie mes torts, ma chère angélique, pour te
uver que je suis corrigé, je jure de ne jam
quitter que lorsque mon devoir m'appellera

Florville.

est-ce que j'allais dire, et après les fatigues
guerre, ou irons-nous chercher un aimable dé
ment ? au milieu de nos famille, au sein d
te ménage, au près de nos femmes,... car je
ens, c'est dans la fidélité, qu'un mari do
e consister son bonheur, sa vertu.

Emélie.

! de grace, Messieurs les maris, parlez un
moins de cette vertu, et tâchez de l
ttre plus souvent en pratique.

[redacted]